

GAUCHEBDO

SUCESSEUR DE LA «VOIX OUVRIÈRE» FONDÉE EN 1944 • WWW.GAUCHEBDO.CH

N° 27-35 • 2 JUILLET 2021 • CHF 3.-

Climat: pics de chaleur, la constance des chiffres rouges page 3



Mexique: reboiser les terres pour enrainer les humains page 5



Cinéma: Mémoire d'un exil, amour d'un fils page 6

Variant Delta, la menace fantôme?

COVID-19 • Si les voyants de la pandémie sont au vert en Suisse, dont les autorités viennent de lancer un cinquième assouplissement des règles sanitaires, la menace reste bien présente dans le monde. Directeur de l'Institut de santé globale de l'Université de Genève, Antoine Flahault répond à nos questions.

Le variant Delta du coronavirus particulièrement contagieux devrait représenter 90% des nouveaux cas de Covid-19 dans l'Union européenne d'ici fin août, a estimé mercredi le Centre européen de prévention et de contrôle des maladies (ECDC), qui appelle à la vigilance. Faut-il s'attendre à une quatrième vague après l'été? Quelle pourraient en être les conséquences sur le système de santé en Europe?

ANTOINE FLAHAULT A l'Université de Genève, en collaboration avec les deux écoles polytechniques fédérales de Lausanne et de Zürich, nous produisons chaque jour des prévisions pour 209 pays et territoires dans le monde (<https://renkulab.shinyapps.io/COVID-19-Epidemic-Forecasting/>). Nous nous refréinons cependant à prédire au-delà de sept jours, donc la quatrième vague après l'été, vous comprendrez que c'est hors de notre champ de prévisions. Nous ne voulons pas prédire au-delà d'une semaine parce que nous ne pensons pas que les modèles mathématiques permettent de le faire aujourd'hui pour la Covid-19.

En revanche, vous avez raison de mentionner que le variant Delta est particulièrement contagieux et qu'il menace la décrue épidémiologique actuellement observée dans toute l'Europe. Plusieurs pays sont déjà sous le coup d'un rebond préoccupant, comme le Royaume-Uni, le Portugal et la Russie. Parviendrons-nous à contrecarrer l'évolution de ce variant Delta au cours de l'été et éviter une telle vague? C'est un scénario optimiste. Un autre scénario, plus pessimiste, laisse envisager une nouvelle vague à la rentrée à l'instar de ce qui s'était produit l'an dernier. La vaccination pourrait venir aider les autorités à prévenir cette vague. Mais on observe des rebonds tant en Israël (65% de primo-vaccinés) qu'au Royaume-Uni (66%), sans savoir encore quelles en seront l'ampleur et la sévérité. Suivre de très près leur expérience sera utile à tous les Européens.

Les vaccins ARNm, de type Pfizer/Biontech ou Moderna, protégeraient les adultes contre une forme grave du Covid-19 «pendant trois ans», et contre une forme modérée de la maladie «pendant 16 mois», selon la Task Force suisse. Partagez-vous cet optimisme? Faut-il accroître la campagne de vaccination pour essayer de vacciner 80% de la population?

On n'a pas encore un recul de trois ans sur cette pandémie et encore moins sur le vaccin. Donc ces chiffres sont le fruit de projections et non pas



Le variant Delta est particulièrement contagieux et menace la décrue épidémiologique. dawolf

d'observations épidémiologiques, il faut les voir ainsi. On sait que ces vaccins à ARNm sont d'une très grande efficacité, y compris sur les nouveaux variants, y compris le variant Delta, et particulièrement sur les formes graves de Covid-19. On peut espérer que l'immunité conférée par ces vaccins sera de longue durée, mais on ne le saura qu'avec un recul qui nous manque encore.

Ce n'est qu'il y a quelques années seulement que l'on a décidé d'arrêter de faire des rappels tous les dix ans du vaccin contre la fièvre jaune. On s'est en effet rendu compte avec le recul, que personne ne développait de formes graves de fièvre jaune après avoir été vacciné, même une seule fois dans sa vie. Cela prendra donc aussi du temps avec les vaccins contre la Covid-19.

Quant à la proportion de la population à vacciner, le plus est le mieux. 80% de la population semble aujourd'hui un objectif minimum. Les souches variantes sont de plus en plus transmissibles et exigent donc une plus grande proportion d'immunité collec-

tion. Cette réduction de transmission du coronavirus est de l'ordre de 80% vis-à-vis du variant Delta et 90% contre les souches originelles du SARS-CoV-2. C'est considérable et cela autorise, en particulier lorsque la circulation du virus est très faible dans la population, à relâcher certains gestes barrières.

Cela dit, en raison des rebonds observés en Europe et de la très forte transmissibilité du variant Delta, on a raison d'inciter à la prudence et continuer à recommander le port du masque en milieu intérieur, dans les transports publics durant tout l'été. Ces gestes barrières, s'ils sont bien suivis, peuvent faire toute la différence, car ce n'est quasiment qu'en milieu intérieur que l'on se contamine par ce coronavirus.

Le Covid va-t-il devenir une maladie saisonnière comme la grippe? Cette comparaison a-t-elle un sens?

Le coronavirus partage quelques points communs avec les virus de grippe, mais a aussi de profondes différences. C'est un virus à ARN et à transmission respiratoire, donc principalement par gouttelettes aérosolisées, comme le virus de la grippe, mais leurs similarités s'arrêtent quasiment là. La surdispersion du taux de reproduction est une propriété des coronavirus qui fait que seuls 10% des personnes contaminées transmettent le virus à plus d'une personne et contribuent au processus épidémique, avec parfois des supercontamineurs qui peuvent transmettre le virus à plusieurs dizaines de personnes.

Le taux de reproduction de la grippe suit une distribution statistique en forme de cloche autour de sa valeur moyenne (par ailleurs inférieure à 2). La durée d'incubation de la Covid-19 est beaucoup plus longue que la grippe, de cinq jours en moyenne, allant jusqu'à douze jours, contre un ou deux jours pour la grippe. Cela change beaucoup les modalités de riposte contre la pandémie. On peut ainsi déployer une stratégie de testing-tracing et d'isolement pour contrer la propagation du coronavirus alors que cela n'a pas de sens dans le cas de la grippe, pour laquelle on ne dispose pas de suffisamment de temps pour de telles stratégies.

Existe-t-il d'autres différences?

Oui. La Covid-19 est beaucoup plus grave et mortifère que la grippe, saturant le système de santé plus précocement et plus intensément. Elle limite



IL FAUT LE DIRE...

Patrons et actionnaires vont bien

Le syndicat Unia vient de faire paraître la mouture 2021 de son étude annuelle sur les écarts salariaux dirigée par la Dr. Noémie Zurlinden. Bilan pour le moins pas étonnant, les patrons (CEO) et les actionnaires se portent à merveille, les employés moins. D'après l'étude intitulée «Les inégalités augmentent durant le coronavirus: managers et actionnaires se succrent», passant en revue 37 entreprises majoritairement cotées en bourse en 2020, l'écart salarial dans les grandes boîtes suisses, c'est-à-dire entre le plus petit salaire et le plus grand, représentait un rapport de 1 à 137, en moyenne. De plus, malgré la crise du coronavirus qui aura confronté de nombreux employés à des «difficultés existentielles» en raison du chômage et du chômage partiel, les «CEO» et les actionnaires ont continué à empocher des salaires et des rémunérations «sans scrupule», note le syndicat.

Pour illustrer ces constats, Unia prend pour exemple les écarts les plus importants. Ainsi, dans le groupe pharmaceutique Roche le salaire de près de 14,6 millions de francs annuels de son «CEO» Severin Schwan, ce qui représente la bagatelle de 1,2 mio. mensuels, aurait un rapport de 1 pour 298 avec le salaire le plus bas de l'entreprise en Suisse. «Cela signifie qu'une personne employée à ce salaire devrait travailler 298 ans pour atteindre le salaire annuel de Severin Schwan», explicite le syndicat. En seconde place, il place UBS avec un ratio de 1 pour 256.

Côté employés, les salaires les plus bas dans les groupes étudiés s'élèvent à une médiane de 3939 francs mensuels, ce qui signifie que le salaire le plus bas dans la moitié des groupes étudiés est inférieur à 4000 francs. Ces salaires sont considérés comme de «bas salaires» et, comme le souligne Unia, ils représentent moins de deux tiers du salaire médian suisse, qui se chiffrait en 2018 à 6538 francs. «Dans la moitié des entreprises étudiées, les salaires les plus bas sont à peine suffisants pour vivre. Certaines... ont usé du chômage partiel, ce qui a entraîné des pertes de salaire allant jusqu'à 20%... Cela rend la situation encore plus difficile pour de nombreux salariés», précise l'étude. Elle relève a contrario que les dividendes versés aux actionnaires ont augmenté de près de 5% durant l'année de crise 2020.

Jorge Simao

Suite en page 2

Suite de la page 1

l'intérêt des politiques dites de «mitigation» (ou «vivre avec») choisies pour lutter contre les pandémies de grippe.

Enfin, les mutations du coronavirus semblent conférer à chaque fois au virus un caractère plus transmissible, peut-être plus virulent, ainsi qu'un certain niveau d'échappement immunitaire, par rapport aux précédentes souches circulantes. On ne voit pas cette progression des caractéristiques des nouveaux variants avec la grippe. Au contraire, les variants qui suivent les pandémies grippales et causent les épidémies de grippe saisonnière ne sont généralement pas davantage transmissibles, ni plus virulents.

En revanche, leur échappement vaccinal est quasi-systématique et conduit à fabriquer des nouveaux vaccins à chaque saison, ce qui ne semble pas encore le cas avec les variants de la Covid-19.

Au Sud, en Colombie ou Afrique du Sud notamment, le nombre de nouveaux cas explose. Peut-on laisser des régions entières se contaminer gravement alors que la solution est globale? Ne faudrait-il pas lever les brevets intellectuels sur les vaccins et favoriser le transfert de technologie?

A chaque fois que l'on a observé une vague pandémique importante, que ce soit au Royaume-Uni, au Brésil, en Afrique du Sud, en Inde, des variants ont émergé, toujours plus transmissibles, parfois plus virulents. On peut donc redouter l'émergence de nouveaux variants qui accompagnent tout foyer se développant avec rage dans le monde, comme à nouveau en Afrique subsaharienne, mais aussi en Amérique latine, et pourquoi pas en Russie ou à nouveau au Royaume-Uni. Il faut réfléchir à de nouveaux mécanismes garantissant l'accès à ce que l'on voudrait que deviennent les produits essentiels de santé: des biens publics mondiaux, partagés et accessibles par tous sur la planète. L'important investissement financier d'origine publique qui a servi au développement des vaccins actuellement disponibles permet de réfléchir à ces questions sans les laisser entièrement entre les mains des fabricants.

Faut-il lever les brevets? Mais alors comment pourra-t-on exiger des fabricants à qui on aura retiré la garantie de profits industriels leur bonne volonté pour transférer leur technologie et leur savoir-faire? Il faut peut-être plutôt des mécanismes incitatifs forts tels ceux proposés par le rapport du Panel Indépendant chargé de l'évaluation de la réponse à la pandémie par l'OMS. Ils ont proposé que l'on exige des laboratoires pharmaceutiques qu'ils partagent leurs brevets et transfèrent leurs technologies et compétences aux industriels de leur choix. Mais de façon à ce que tous les continents disposent de capacité de production propre et accessible, les mettant à l'abri des pénuries pour raisons diverses. Cela prendra du temps.

Les experts du Panel ont proposé sans naïveté de prévoir, en cas de non-réponse ou d'immobilisme du côté industriel, que leurs brevets soient levés de façon autoritaire après un certain délai. Le seul point important est d'aller rapidement. On est face à une urgence, et tout délai coûtera des vies et aura autant de conséquences sociales, économiques et politiques qui impacteront la sécurité globale.

Certains prétendent que la Covid est née dans un laboratoire. Pourra-t-on connaître son origine?

Il y a plusieurs hypothèses sur la table quant à l'origine de ce coronavirus. Tant que les Chinois ne donneront pas un accès plein et entier à leurs laboratoires de Wuhan qui ont travaillé sur les coronavirus, et aux fermes alentours de Wuhan qui ont pu héberger des animaux portant le virus, on ne saura pas trancher entre les hypothèses. Plus le temps passe et plus la probabilité de savoir un jour ce qui s'est réellement passé diminue.

C'est une responsabilité lourde qui pèsera sur les responsables politiques qui n'auront pas tout mis en œuvre pour faciliter l'investigation de ces questions. Ainsi, savoir la cause de l'émergence de cette pandémie pourrait permettre de mieux encadrer les activités potentiellement dangereuses s'il s'avérait qu'une activité humaine avait été à l'origine de tout cela.

Comment voyez-vous l'après-Covid-19?

Certains ont proposé des programmes de changement radical sur les questions environnementales, de biodiversité et climatiques pour désamorcer les risques d'apparition de nouvelles pandémies. Votre avis?

Il est certain que les changements globaux, survenus depuis près d'un siècle, ont conduit à un accroissement démographique inédit. Il nous faut donc gérer la nécessité pour les huit milliards d'êtres humains que nous sommes de trouver à nous nourrir, à nous loger, à nourrir notre bétail, à cultiver les surfaces appropriées, et donc à tailler dans les forêts, ce qui nous rapproche de faunes sauvages que nous n'avons pas l'habitude de côtoyer, et nous met au contact d'agents pathogènes dont ils sont les réservoirs et contre lesquels nous n'avons développé aucune immunité.

Nos modes de vie, nos activités industrielles et commerciales, notre empreinte carbone, notre utilisation de ressources toujours moins soutenables, nous imposent de trouver des solutions durables et équitables, qui respectent la santé de notre planète et celles de nos concitoyens. Ce sont les grands enjeux qui nous attendent et pour lesquels nous devons trouver ensemble les réponses à leur hauteur, dans un dialogue multilatéral respectueux des autres cultures, nations et peuples. Il y va de notre paix et notre sécurité futures. ■

Propos recueillis par
Joël Depommier

Le climat souffle le chaud

ENVIRONNEMENT • Alors que l'hémisphère nord entre dans la saison estivale et que nous nous apprêtons à profiter de sa douceur, les indicateurs climatiques s'emballent.



Les niveaux records de température se succèdent à un rythme effréné, menaçant durablement de nombreux écosystèmes.

mbruxelle

La semaine dernière en Europe, le ciel est tombé sur la tête de plusieurs régions. Mercredi, dans le département français du Doubs, une tornade a frappé la commune de Verrières-de-Joux située à la frontière avec le Canton de Neuchâtel. La veille, la région voyait tomber des grêlons de la taille de balles de ping-pong (*L'Est Républicain*).

Le lendemain, la dépression à l'origine de ces phénomènes, également responsable d'importants orages et inondations à travers le continent, a provoqué une terrifiante tornade en République Tchèque, dont il pourrait s'agir de la plus puissante enregistrée à l'ère moderne en Europe centrale (*Le Monde*). Le pays déplore 5 personnes décédées et plus de 150 blessées, selon le média Tchèque CTK. Si, comme l'indique le Réseau de la Confédération helvétique dédié aux services climatiques, «l'influence du changement climatique sur la grêle... n'est pas claire actuellement», d'autres indicateurs clignotent au rouge écarlate.

Le mercure explose

Lundi, le météorologue britannique Scott Duncan signalait sur son compte Twitter un record de température. Ce jour-là, à Lytton, un village du sud-ouest canadien, le mercure est monté jusqu'à 46,6 degrés Celsius. «Le Canada n'a pas seulement battu son record national de tous les temps... Il l'a fait bondir de manière ahurissante de plus 1,6°C. Ce record ne durera même pas 24 heures, la canicule ne fait que commencer.

Nous ne sommes qu'en juin. La température annuelle la plus élevée est normalement enregistrée à la fin juillet!», s'exclamait-il. Il semblerait qu'il ait vu juste, puisque le lendemain, la température atteignait 47,9°C à Lytton, et ce alors que l'été n'a débuté que depuis une semaine dans l'hémisphère nord.

A Portland et Seattle, deux grandes villes du nord-ouest des Etats-Unis, connus pour leur fraîcheur, la température a également rejoint son plus haut niveau jamais enregistré depuis le début des relevés météorologiques. Il a fait 46,1°C à l'aéroport de Portland lundi, après un record de 44,4°C la veille, et 41,6°C à celui de Seattle, d'après les relevés effectués par le service météorologique américain (*20 Minutes*).

Dans une étude parue en mai dans le *Bulletin de la Société Américaine de Météorologie*, des chercheurs notaient un nouveau record cette fois mondial de la température terrestre au sol. Mesuré dans le désert de Lut en Iran et au cœur de celui du Sonora au Mexique, celui-ci est de 80,8°C. Soit augmentation de plus de 10°C relativement au précédent record de 2005, qui était de 70,7°C.

Le mur est proche

Le 27 mai 2021, l'Organisation météorologique mondiale publiait un nouveau bulletin sur le climat. D'après celui-ci, il est probable à 40% que la température mondiale annuelle moyenne atteigne temporairement une élévation de 1,5°C pendant au moins l'une des cinq pro-

chaines années, et cette probabilité augmente avec le temps. Pour rappel, cette augmentation correspond au seuil fatidique dont l'objectif des Accords de Paris sur le climat est d'éviter le franchissement.

La semaine dernière, l'Agence France Presse (AFP) faisait fuiter le contenu du brouillon du prochain rapport du Groupe international d'experts sur le climat, dont la première partie paraîtra le 9 août. D'après ces documents, ce sont près de 2,5 milliards de personnes supplémentaires qui seraient affectées d'ici 2050 par des «risques climatiques». La production des principales cultures aurait déjà baissé de 4 à 10% en une décennie. Si la température devait augmenter de 1,5°C à 2°C, 1,7 milliard de personnes supplémentaires seraient exposées à de fortes chaleurs, 420 millions à des chaleurs extrêmes et 65 millions à des canicules exceptionnelles tous les cinq ans. Ce qui pourrait avoir d'importantes répercussions sur leur état de santé. Le pergélisol, ce sol gelé du cercle polaire qui renferme des volumes importants de méthane, un gaz à l'effet de serre plus important que celui du gaz carbonique (CO₂), pourrait commencer à disparaître, rapporte enfin l'AFP. Cela entraînerait une accélération du processus de réchauffement.

Autant d'éléments qui nous poussent à nous demander si le climat n'est pas finalement plus *chaud* que celles et ceux qui militent pour le protéger. ■

Jorge Simao

FIN DE LA CRISE? PHILIPPA HILDEBRAND, EX-PRÉSIDENT DE LA BNS PRÉDIT UN BOOM ÉCONOMIQUE!



GaucheBdo a besoin de votre soutien!

CCP: 12-9325-6

LA CHRONIQUE DE JEAN-MARIE MEILLAND

Le socialisme et l'abondance industrielle

Pour les socialistes du XIX^e siècle, et notamment pour Marx, le but poursuivi de l'émancipation ne peut passer que par l'abolition de la pauvreté liée à la pénurie et de l'esclavage du travail, principal lieu de l'exploitation. L'émancipation, dans ce sens, doit être accompagnée par l'abondance et par le développement des machines dans le cadre de la société industrielle: celle-ci semble en effet la seule à pouvoir augmenter massivement les forces productives pour mettre un terme à la rareté et déléguer à la technique la tâche de libérer les travailleurs des travaux pénibles. Le rôle du socialisme est alors essentiellement d'assurer la collectivisation des bénéfices de l'industrie qui restent encore aux mains de la classe capitaliste pour les faire profiter à toute la société.

Ces perceptions, évidentes dans le contexte du XIX^e siècle, ne le sont plus aujourd'hui, même si elles le restent pour une bonne partie du monde encore dominée par la grande pauvreté et l'extrême dureté du travail (on comprend de ce point de vue la ferveur de la Chine dans sa quête de croissance maximale). En effet, à la fin du XX^e siècle, une autre situation s'est imposée, principalement dans les pays du Nord et les pays émergents, mais aussi globalement, à l'échelle de la planète qui subit en tous lieux les conséquences du mode de développement industriel. De nos jours, l'abondance industrielle n'engendre plus seulement ses effets émancipateurs; alors que la population a beaucoup augmenté, elle entraîne des quantités de pollutions diverses (eaux, sols, bruits), met en péril la biodiversité, dérègle gravement le climat, menace la santé et surexploite les ressources. Le modèle de l'abondance industrielle génère aujourd'hui plus de risques, et de plus en plus graves, qu'il ne comporte d'avantages. De même, le potentiel libérateur des machines est de plus en plus mince quand, outre les destructions environnementales liées à leur production, elles entraînent chômage, travail précaire, perte de l'intérêt des tâches accomplies, déshumanisation, désocialisation et isolement.

Et pourtant le mouvement socialiste peine à rompre avec l'objectif de l'abondance industrielle¹ et avec le soutien à l'innovation technologique. Cela n'a rien d'étonnant, non seulement du fait des doctrines du XIX^e siècle dont il est l'héritier, mais aussi parce que l'abondance industrielle et les machines font système avec d'autres traits essentiels, progressistes, de nos sociétés. C'est en effet l'intense activité industrielle et commerciale du Nord qui a permis de dégager les moyens financiers pour démocratiser une consommation qui n'est pas toujours aliénante, ainsi que pour construire une sécurité sociale efficace et des services publics performants. Rompre avec l'abondance industrielle et le machinisme peut d'abord apparaître non seulement comme un retour à la pauvreté et à la dureté du travail manuel, mais aussi, et c'est un comble, comme la mise en grand danger, au même moment, de tous les instruments conquis de haute lutte dans nos sociétés pour combattre la pauvreté et les inégalités. Il est ainsi inévitable que les socialistes (je parle bien sûr ici de ceux qui veulent renverser le capitalisme) soient réticents à adopter une position qui semble nous renvoyer à l'Ancien Régime, à ses famines et à ses disettes, sans autre garde-fou que les bons sentiments!

Tout en comprenant cette réticence, on peut cependant penser qu'on n'aura pas le choix et que, dans un avenir plus ou moins proche, les circonstances contraindront à tirer un trait sur l'abondance industrielle. On peut, il est vrai, rester plus optimiste et compter sur son maintien du fait de nouvelles technologies plus écologiques. Mais toute nouvelle technologie ne tombant pas du ciel de manière immatérielle, elle exige des ressources et provoque des pollutions, et il est de ce fait raisonnable de prévoir à terme la fin de l'abondance industrielle. Cela signifierait-il donc aussi la fin du projet socialiste d'émancipation inauguré il y a deux siècles? On peut noter qu'il resterait toujours une tâche pour les socialistes, la gestion égalitaire de la pénurie, mais il faut avouer que cet objectif est plutôt décourageant et ne correspond guère à un grand projet libérateur.

Le problème est certes complexe, le piège risque de se refermer sur un dilemme insurmontable entre progrès social-destruction environnementale d'une part et respect de l'environnement-régression sociale d'autre part. Je veux faire pour terminer quelques remarques sur le fait que la fin de l'abondance industrielle n'équivaut pas forcément à l'abandon du projet socialiste d'émancipation, bien au contraire.

D'abord la fin de l'abondance industrielle ne voudrait pas nécessairement dire pénurie. Elle pourrait donner l'occasion d'une production en quantités suffisantes d'objets utiles et/ou plaisants, sans prédation de la nature ni dégradation des milieux de vie. La fin du monde industriel ne serait pas nécessairement l'élimination de toute forme de technologie², mais pourrait donner lieu à une sélection conservant un minimum de technologies lourdes quand elles allègent effectivement le travail ingrat, développant pour le reste toute une gamme de technologies douces et renouant avec des méthodes manuelles traditionnelles quand elles sont épanouissantes. Dans ces conditions, tout en garantissant l'emploi, il serait possible de diminuer le temps de travail au profit de loisirs vraiment libérateurs. La fin de l'abondance industrielle, en limitant le besoin de réseaux de communication et en réduisant les échanges commerciaux, entraînerait une relocalisation qui non seulement revitaliserait la sociabilité et la solidarité, mais serait propice à une reprise de contrôle démocratique des habitants sur leur existence. Ces différentes possibilités relèvent assurément et de la mise à l'écart du capitalisme et de la poursuite de l'émancipation. Ces avancées ne résulteraient sans doute pas automatiquement de la fin de l'abondance industrielle, et il faudrait des luttes sociales pour éviter l'accapement des richesses restantes et du pouvoir par des minorités, mais ces luttes seraient sans doute plus faciles dans un contexte relocalisé que dans l'univers mondialisé avec ses réseaux de pouvoirs aussi peu visibles que tentaculaires.

Il n'est sans doute pas indiqué de tirer des plans sur la comète. Mais s'il trop tôt pour se déterminer de manière définitive sur le choix entre la fin de l'abondance industrielle et son maintien plus ou moins étendu, c'est le bon moment pour y réfléchir et ne pas être pris au dépourvu lorsqu'il sera temps d'adopter une nouvelle boussole pour poursuivre la construction d'un socialisme émancipateur adapté à l'évolution du monde.

Jean-Marie Meilland

1 On trouve une étude très fouillée sur la question dans Pierre Charbonnier, Abondance et liberté, Une histoire environnementale des idées politiques, Ed. La Découverte, 2020.

2 Si le récit fait par Mark Boyle d'une année sans aucune technologie dans une ferme de la campagne irlandaise n'est pas décourageant, la pénibilité du travail manuel étant à son avis compensée par le sens donné à l'activité et par la sociabilité villageoise, on ne saurait cependant conclure de façon générale à partir d'une expérience aussi personnelle (voir: L'Année sauvage, Une vie sans technologie au rythme de la nature, trad. par Valérie Le Plouhinec, Les Arènes, 2021).

Relocalisation urgente

ASILE • De retour d'une mission de parlementaires à Lesbos, le conseiller national (PS) Pierre André Fridez plaide pour une relocalisation européenne des réfugiés et pour un mécanisme de solidarité efficace entre les pays européens. Interview.



Le but est d'atténuer la pression migratoire exercée sur les Etats en première ligne par une relocalisation des réfugiés.es.

Fotomovimiento

En mai, après six mois d'attente pour obtenir l'autorisation de la Grèce, le conseiller national (PS) Pierre André Fridez a pu conduire une mission à Lesbos à la tête d'une commission ad hoc de parlementaires du Conseil de l'Europe, chargée d'évaluer la situation après l'incendie du camp de Moria à Lesbos. Après des rencontres avec des représentants du HCR, du CICR et de la société civile, de différents ministères, des parlementaires locaux et des réfugiés dans les centres d'accueil, le Jurassien plaide pour une relocalisation européenne des réfugiés et pour un mécanisme de solidarité efficace entre les pays européens pour atténuer la pression migratoire sur les pays en première ligne.

Après l'incendie du camp de Moria en septembre 2020, la Grèce a ouvert un nouveau camp près de Mytilène, quelle est la situation sur place?

PIERRE-ALAIN FRIDEZ L'ancien camp de Moria symbolisait l'horreur absolue, comme l'a expliqué Jean Ziegler dans son livre, Lesbos, la honte de l'Europe. Une telle situation perdure encore dans l'île de Samos. Alors que les îles grecques ont pu accueillir jusqu'à 40'000 personnes, il reste aujourd'hui environ 14'000 demandeurs d'asile dans les centres d'accueil insulaires. Cette diminution est due à la pandémie, mais aussi à la politique de renvois et de blocages musclés, push-back, menées par l'agence européenne Frontex et les gardes-côtes grecs comme l'ont rapporté plusieurs témoignages que nous avons recueillis. Dans le nouveau centre d'accueil temporaire et

d'identification de Mavrovouni, près de Mytilène, les conditions d'hébergement et les installations sanitaires sont un peu plus dignes (visant une douche pour dix personnes), mais encore loin d'être satisfaisantes. Plus de 6000 personnes résident dans ce centre, une majorité venant d'Afghanistan et de Syrie, dont 40% d'enfants, attendant désespérément une réponse à leur demande d'asile, qui peut prendre parfois deux ans. Il faut aussi noter que les enfants dans les centres ne sont pas scolarisés, et bénéficient uniquement d'une éducation non formelle.

Face à cette situation et comme vous l'avez expliqué aux parlementaires du Conseil de l'Europe, il faudrait favoriser les relocalisations de requérant.es dans d'autres pays européens. Est-ce envisageable?

L'Europe est partagée entre deux discours. Il y a celui des droits humains et d'accueil, dont le plus fidèle garant est justement le Conseil de l'Europe. De l'autre côté, il y a le droit de la fermeture lié au système Schengen ou Frontex, qui cherche à limiter ce droit d'asile, en verrouillant les frontières contre les franchissements illégaux.

Pour notre institution, il est possible de faire beaucoup plus en termes de solidarité avec les pays d'accueil en première ligne, pour éviter la montée de l'intolérance dans ces îles, qui se sentent abandonnées de tous. Il faut par exemple que le nouveau Pacte européen sur les migrations et l'asile (projet de réforme de la politique migratoire européenne présentée en par la Commission européenne en septembre 2022, ndr), propose des mécanismes simples par lesquels les

personnes ayant besoin d'une protection immédiate seront relocalisées vers le pays qui pourra leur offrir la meilleure protection. Ce que j'ai rappelé, au retour de ma mission, à Karin Keller-Sutter, cheffe du Département de justice et police. Nous essayons aussi de faire bouger le système pour favoriser des voies de migration sûres et légales afin d'assécher les passeurs et en finir avec la traite humaine. A terme, du fait du vieillissement de la population européenne, l'Europe aura besoin de davantage d'immigration. De plus, les zones de conflit et de risques climatiques ne cessent de s'étendre sur la planète. Face à cette situation, l'Europe doit créer plus de possibilités unanimement reconnues pour que les migrants puissent franchir les frontières à des fins de migration et d'asile.

Comment lutter contre la montée de la xénophobie en Europe?

L'exemple de l'Allemagne, qui a accueilli plus d'un million de réfugiés.es en 2015 montre qu'il est aussi important de répondre aux attentes économiques de la population locale, pour éviter de faire le lit du populisme. Il faut aussi offrir des perspectives d'intégration aux migrant.es. Celles-ci sont considérablement améliorées lorsqu'une personne a un lien avec l'Etat de transfert, ce qui peut inclure une langue commune, un contexte culturel ou des liens familiaux qui vont au-delà de ceux acceptés comme pertinents aux fins du transfert. ■

Propos recueillis par Joël Depommier



IMPRESSUM

Société d'édition de Gauchebdo
25, rue du Vieux-Billard, 1205 Genève
Paris Kyritsis, président

Rédaction
redaction@gauchebdo.ch
022 320 63 35
Joël Depommier, rédacteur en chef

Abonnements
www.gauchebdo.ch/abo

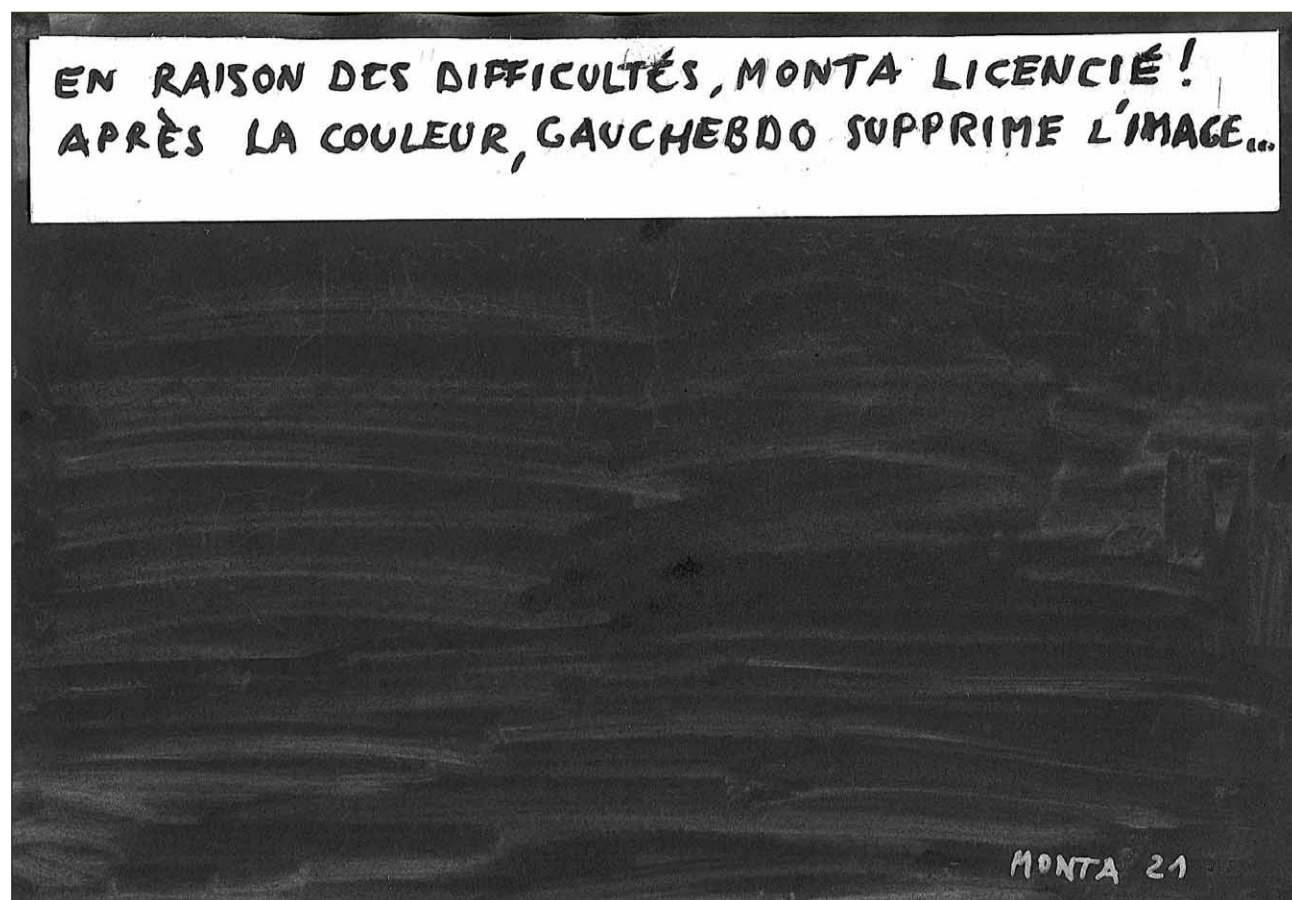
Publicité
www.gauchebdo.ch/tarifs-publicitaires

Maquette
Solidaridad Graphisme, 1204 Genève

Impression
Pressor, 6, route de Courroux, 2800 Delémont

Parution
Gauchebdo paraît 40 fois par année

Au revoir et merci à Monta



Dans ce numéro de *GaucheBdo*, vous voyez paraître pour la dernière fois les dessins de Monta, dessinateur pour notre journal depuis de nombreuses années. Les difficultés financières que connaît notre média, aggravées par la situation due au Coronavirus, ont eu raison de cet apport artistique apprécié qui permettait de voir l'actualité d'une autre façon.

Aussi malheureuse qu'elle soit, cette décision de ne pas renouveler le contrat de notre dessinateur, qui touchait à sa fin, permettra de nous sortir certainement des chiffres rouges et d'envisager un avenir bien meilleur. En effet, de

nombreux projets sont en discussion pour renouveler et dynamiser *GaucheBdo*. Le retour à la couleur n'est pas non plus exclu si cette année 2021 se passe bien. Nous pouvons être optimistes car le nombre d'abonnés a poursuivi la croissance amorcée l'année dernière lors des six premiers mois de 2021.

Toute l'équipe de *GaucheBdo* remercie chaleureusement Monta pour son infatigable contribution ces années durant. ■

Paris Kyritsis

Président de la société d'édition *GaucheBdo*

Anaïs Timofte, le courage d'agir

VAUD • Présidente du POP Vaud, Anaïs Timofte a déposé une requête aux Prud'hommes pour licenciement abusif contre le syndicat Unia Vaud.

Licenciée par son employeur en juin 2020, la présidente du POP Vaud, Anaïs Timofte, a mis en lumière le 24 juin à l'occasion d'une conférence de presse à Lausanne des «agissements graves» au sein du syndicat Unia Vaud à l'encontre de plusieurs secrétaires syndicaux qui se sont déroulés depuis 2019.

«Sur un effectif d'une vingtaine de secrétaire syndicaux, en 2019, nous dénombrons pas moins de 3 licenciements, 3 arrêts maladie de longue durée directement liés aux conditions de travail ainsi qu'aux rapports avec la hiérarchie, 3 démissions effectives ainsi qu'une démission finalement retirée in extremis. En 2020, Unia Vaud fait état de pas moins de 7 démissions, dont celle de Komla Kpogli (candidat à la direction du syndicat en remplacement d'Yves Defferard, aujourd'hui remplacé par le socialiste, Arnaud Bouverat, ndlr), poussé la démission après des mois de harcèlement, ainsi que mon licenciement. En 2021, la vague de démissions, licenciement et arrêts-maladie



Anaïs Timofte, lanceuse d'alerte et ex-syndicaliste révélant des agissements graves chez Unia. DR

longue durée se poursuit», a expliqué à la presse l'ancienne syndicaliste remerciée. A côté d'Anaïs Timofte, outre Komla Kpogli, on trouvait aussi Laurent Tettamanti, lui aussi licencié

en 2019 d'Unia Vaud, où il était responsable de la branche électricité et membre fondateur d'ART (Association romande des travailleurs.euses). Pour la présidente du POP Vaud, les raisons de son renvoi sont à chercher dans son soutien à la candidature de Komla Kpogli au poste de secrétaire régional et dans sa fréquentation d'une séance de l'ART. Son engagement politique dans le POP vaudois ferait aussi partie des motifs de son renvoi. Contacté par *Le Courrier*, le syndicat national conteste tout licenciement abusif ou toute accusation de «management dictatorial». Les tribunaux trancheront. ■

Réd.

Anaïs Timofte réélue présidente du POP Vaud

A l'occasion de son congrès annuel le 26 juin à Vevey, le POP Vaud a reconduit Anaïs Timofte à la présidence du parti, qui sera accompagnée de deux vice présidents, l'Yverdonnois Luca Schalbetter et le Lausannois Idrees Samim. Secrétaire cantonal depuis 5 ans, Christophe Grand, qui quitte sa charge, sera remplacé par Blaise Fontanellaz, docteur en science politique et auteur de deux livres sur les relations Suisse-Europe. Le parti en a profité pour discuter de son initiative cantonale pour des transports gratuits, qui sera lancée fin août.

Réd.

LA CHRONIQUE FÉMINISTE

Retour de Grèce

Vous savez quoi? Moi qui craignais tellement, en revenant dans ma pension de rêve sur l'île de Skyros, de retrouver la musique infernale du bar d'à côté, j'ai appris que, désormais, la musique sur la plage est INTERDITE. Depuis 2016. Je n'en croyais pas mes oreilles. Je pensais que jamais, ce bar de malheur ne serait mis au pas, ce qui fut une raison pour fuir cet endroit. 6 ans pour réagir, c'est beaucoup, en même temps, cela me paraît miraculeux. Voilà que non seulement Thalassa, mais tous les bars, tavernes et autres vendeurs de boissons n'ont plus la permission d'émettre de la musique. Peut-être que notre lettre en grec de juin 2010, à Harald et moi, photocopiée et remise personnellement à la police et à la mairie, n'est pas pour rien dans cette décision étatique. Finalement, ce ne sont pas toujours les gros qui gagnent, et cela me conforte dans ma conviction qu'il ne faut pas supporter l'insupportable mais réagir.

Chez Thomas, je suis revenue de 2005 à 2010, avec le même bonheur. J'ai découvert ce coin par hasard, en cherchant une chambre au bord de la mer. Je ne trouvais aucune enseigne «à louer» et commençais à désespérer, quand j'ai aperçu une maison dont l'alignement de fenêtres me faisait penser qu'il s'agissait de locations. Mais elle était vide, je suis allée sur la plage, et ai aperçu, à quelques mètres, une terrasse de taverne et des gens qui bavardaient. J'ai demandé s'ils avaient des chambres, j'ai même pu choisir. Ce fut le début d'une histoire d'amour. Le balcon donne sur la terrasse et la plage, on a la vue sur la colline de Chora et sur la partie sud de l'île, qui fait penser à un dinosaure fatigué. Au sud, ne vivent que des oiseaux et des chevaux sauvages, de la race Skyrian, unique au monde, dont on récolte et analyse l'ADN à Athènes. Ils figurent sur une frise du Parthénon. Des fermiers de l'île et un groupe de passionnés tentent de sauver l'espèce. Ils reçoivent d'ailleurs des subventions de l'UE. Mais parallèlement, les éleveurs de moutons et de chèvres reçoivent des subventions plus élevées, ainsi, les moutons et surtout les chèvres, qui bouffent tout, détruisent l'environnement des chevaux. J'ai envie de dire que c'est typiquement grec. Mais *Le Canard enchaîné*, que je lis toutes les semaines, est plein d'histoires analogues en France... Partout, les intérêts des un.es sont en contradiction avec ceux des autres. C'est pourquoi l'humanité court à son auto-destruction...

Thomas est décédé il y a deux ans, l'entreprise a été vendue, la partie locative d'un côté et la taverne de l'autre. Celle-ci a été entièrement rénovée, j'ai d'ailleurs subi le bruit des perceuses. En Grèce, il y a toujours du bruit, même dans le plus reculé des endroits. Un générateur pour celui qui vend des sodas et des glaces, un camion hors normes (il y a quelques décennies, la Grèce a hérité de tous les véhicules en fin de course de l'Europe occidentale; aujourd'hui, cela doit être le cas pour les derniers pays arrivés dans l'UE), ou dont on laisse tourner le moteur pendant qu'on discute, une mobylette dont on a trafiqué le tuyau d'échappement, une foreuse, une perceuse, des aboiements (aux alentours, un chien aboie nuit et jour et personne ne le fait taire!), un coq (celui, enroué, de Santorin!), un engin représentant un personnage de Disney qui, contre une pièce, secoue l'enfant sur une litanie stridente, comme on en trouvait aussi chez nous devant les grandes surfaces, le frigo qui se remet en marche... sans parler des véhicules qui parcourent la Grèce dont le haut-parleur hurle «karekles, karekles!»: des fauteuils en plastique blanc qui, peu à peu, hélas, remplacent dans les tavernes les chaises pailonnées, typiques et tellement plus jolies.

Au commencement du tourisme de masse, les Grecs louaient n'importe quoi, transformaient une bicoque en chambres, y mettaient les restes improbables de leurs greniers, des squelettes de sommiers rouillés, des matelas sans forme; des tables et des chaises branlantes. Les w-c et la douche, entourés d'un rideau, se trouvaient dans le jardin. Désormais, les chambres sont jolies, lumineuses, peintes à la chaux, les w-c et la douche sont inclus, les lits et les matelas sont de qualité. Naturellement, il y a toujours quelque chose qui ne fonctionne pas: un interrupteur bouge dans le vide, un tiroir ne s'ouvre pas, une fenêtre ferme mal, le plastique de la poubelle est trop petit, etc. J'ai dit à Odysseus, le gérant, qu'il devrait installer un rayon au-dessus de l'évier, pour pouvoir y disposer la vaisselle et les vivres, il m'a répondu que ce n'est pas nécessaire. J'ai insisté, il a fini par m'apporter une table basse, qui me tire d'affaire, mais condamne la moitié d'une porte-fenêtre.

D'autres choses ont été améliorées: dans la cour, les sommiers et vieux frigos ont disparu, le système solaire pour chauffer l'eau des chambres est efficace, il y a 3 étendages mobiles pour chacune des 3 chambres donnant sur la terrasse commune, des tables et des chaises. Le balcon au sol de bois instable a été entièrement refait, dalle de béton, barrière de chaux, avant-toit de planches solides, on n'y risque plus sa vie! La vue est époustouflante, le chant des vagues accompagne les journées et les nuits, plusieurs chaînes du téléviseur (il y a désormais des téléviseurs dans les chambres) diffusent uniquement des programmes de musique grecque. Heureux pays qui aime sa culture. J'écoute aussi régulièrement les nouvelles, avec l'aide des sous-titres en grec, mais malgré toutes les années d'apprentissage et de séjours en Grèce, je n'en comprends pas le quart. Heureusement, mes connaissances me permettent de maîtriser le quotidien et de parler avec les gens, bien que leur premier réflexe soit de me répondre en anglais.

J'ai retrouvé Vanguelia, la veuve, sa fille Niki et son fils Teo, que j'ai invité.es dans une taverne, ce fut une soirée chaleureuse, amicale. J'ai rencontré Karin, l'amie d'une de mes auteur.es, elle m'a fait connaître un couple de Zurichois qui ont acheté une maison à Chora, Nana, une Kyriote parlant très bien français, qui m'a interviewée au sujet de mes recueils bilingues français-grec sur Perséphone, Ariane, Médée. Malgré la promesse que je me suis faite devant mon miroir avant de partir, je ramasse des cailloux quand je marche le long de la plage. J'écris Cassandra, qui reste auprès de moi, ombrageuse, revendicatrice, elle me demande de parler des femmes qu'Apollon, en lui soufflant dans la bouche, a réduites au silence pendant trois millénaires...

Huguette Junod

Reboiser les terres pour enracciner les humains

MEXIQUE

Avec son programme phare «Semer la vie», qu'il souhaite voir adopter par d'autres pays d'Amérique centrale, le président mexicain Andrés Manuel Lopez Obrador espère lutter contre la pauvreté et le changement climatique. Premier bilan.

A 55 ans, Don Neftaly Sanchez a délaissé la rude culture du maïs, dont il faisait chichement vivre les siens, pour prendre soin de ses cèdres, de ses acajous et de ses ciricotes.

Ce paysan de Balancan, dans l'Etat de Tabasco, est l'un des 430'000 bénéficiaires du programme «Sembrando Vida» («Semer la vie»), initié par le président mexicain Andrés Manuel Lopez Obrador (Amló) dans le double objectif de faire reculer la pauvreté par la création d'emplois réservés aux personnes défavorisées en milieu rural et de lutter contre le changement climatique par le reboisement de régions affectées par des dommages environnementaux.

D'ici à 2024, un million d'hectares d'arbres à bois, fruitiers et à épice doivent être plantés, après deux décennies de déforestation acharnée qui ont laissé la forêt tropicale mexicaine exsangue. À ce jour, selon les chiffres officiels, 700 millions d'arbres ont poussé, dans 20 des 32 États que compte le Mexique.

Au cours de la première année de mise en œuvre de «Sembrando Vida», 80 millions d'arbres ont été plantés, loin de l'objectif initialement fixé de 575 millions d'arbres et de plantes.

Une ambition et des failles

Don Neftaly ne regrette pas son choix: comme bénéficiaire du programme, il perçoit 5 000 pesos par mois, l'équivalent de 200 euros, pour reboiser une parcelle de 2,5 hectares. «J'ai toujours participé aux programmes agricoles, et c'est un des meilleurs, car nous sommes soutenus sur tous les plans. Nous sommes payés pour travailler et la production nous appartient», se réjouit-il.

En 2021, un budget de 1,4 milliard de dollars a été affecté à l'initiative. Laquelle est loin d'être exempte de défauts: avec des essences parfois transposées à des terroirs inadaptés, beaucoup de jeunes plants ont périclité et, au cours de la

première année de mise en œuvre de «Sembrando Vida», 80 millions d'arbres ont été plantés, loin de l'objectif initialement fixé de 575 millions d'arbres et de plantes.

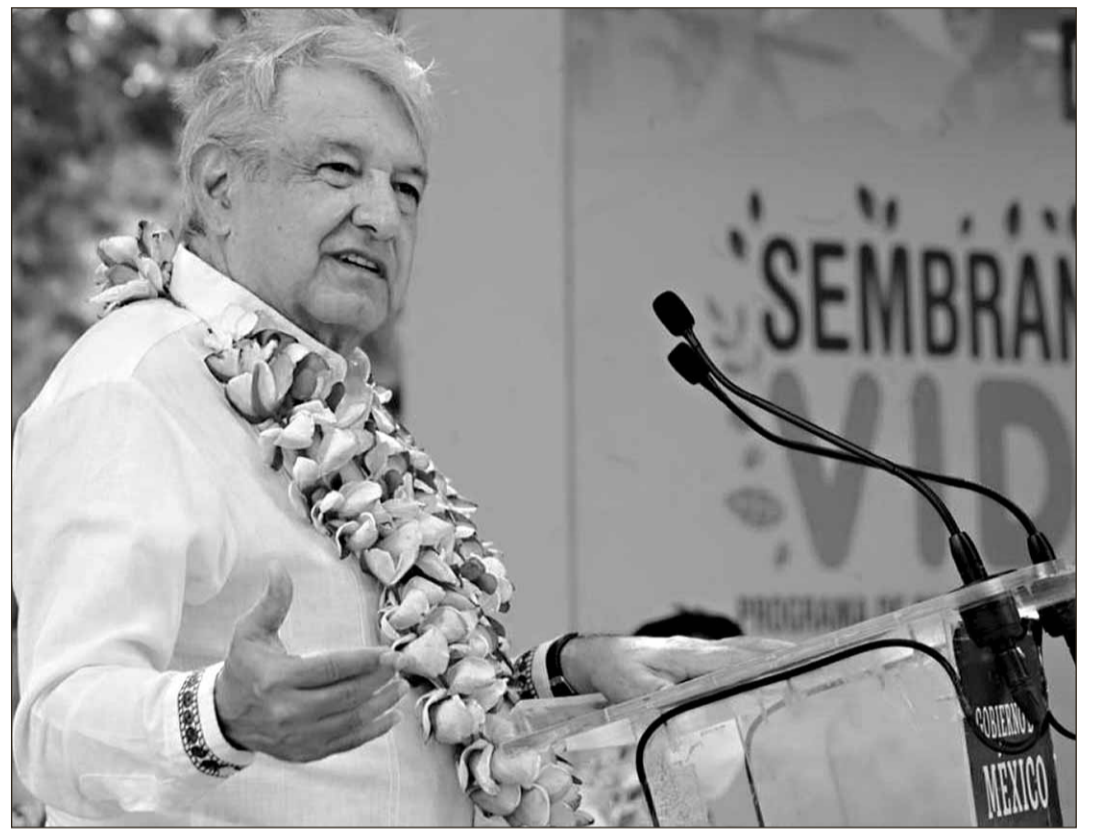
Les techniciens encadrant le programme n'ont pas toujours les compétences requises, la planification fait défaut et la multiplication des intermédiaires peut laisser la voie libre aux pratiques obscures, à la corruption, à la captation des ressources publiques via la passation de marchés publics favorisant les grands pépiniéristes.

À l'échelle locale, la manne financière et le capital politique induits par le programme encouragent parfois des réflexes clientélistes. Certains paysans ne reçoivent jamais les subsides, les plants ou le matériel promis, tandis que d'autres déboisent leurs terres pour remplir les critères requis.

Et, quand certaines populations ciblées sont parfois tenues à l'écart, les profiteurs ne se privent pas d'instrumentaliser ce programme agroforestier: Nous avons des témoignages spécifiques à Veracruz, au Chiapas, à Campeche de propriétaires terriens qui simulent de petites propriétés, en présentant leur femme, le fils de leur cousin... comme bénéficiaires», dénonce par exemple Gonzalo Chapela, du Réseau mexicain d'organisations paysannes forestières.

Développer le projet et créer 1,2 million d'emplois

Difficile, à ce stade, de mesurer l'impact social et environnemental de ce plan. «Un programme d'une telle ampleur et d'une telle envergure ne peut être évalué deux ans seulement après son lancement. Nous ne devons pas le diaboliser, mais nous ne voulons pas dire que cela a été un succès retentissant», résume, prudent, Diego Pérez Salicrup, chercheur à l'Institut de recherche sur les écosystèmes et la durabilité de l'Université nationale autonome du Mexique (Unam).



Andrés Manuel Lopez Obrador, un discours de justice sociale et environnementale qui séduit.

DR

En dépit de ses failles, Amló, lui, tient l'initiative pour une réussite indéniable, «le plus grand effort de reboisement au monde». Au point qu'en avril, lors du sommet virtuel sur le climat, il a proposé au président des États-Unis, Joe Biden, d'en appuyer l'extension à d'autres pays comme le Salvador, le Honduras et le Guatemala. «La proposition est qu'ensemble nous étendions ce programme dans le sud-est du Mexique et en Amérique centrale pour planter 3 000 millions d'arbres supplémentaires et générer 1,2 million d'emplois. Le phénomène migratoire, comme nous le savons tous, ne se résout pas par des mesures coercitives, mais par

la justice et le bien-être», a-t-il plaidé, alors que Washington tient à externaliser ses frontières en sous-traitant à son voisin l'endiguement des flux de populations en provenance d'Amérique centrale.

Après trois ou quatre ans, a suggéré le président mexicain, les participants au programme pourraient prétendre à un visa de travail temporaire. Fin de non-recevoir: «Ce n'est pas une conversation sur la migration. C'est une conversation sur le changement climatique», a fait valoir l'administration américaine. ■

Rosa Moussaoui

Paru dans *L'Humanité*

La Chine n'entend pas rester sur le banc de touche

EURO 2021 • Les marques chinoises investissent le championnat d'Europe. Instrument diplomatique, le sponsoring permet de redorer une image écornée par la guerre commerciale.

On dit que sa collection de maillots signés par les stars du football ferait briller les yeux des gamins du monde entier: Pelé, Messi, Beckham... La passion de Xi Jinping pour le ballon rond n'est pas seulement un instrument diplomatique. Le président chinois rêve de voir les as du foot chinois assurer à son pays une nouvelle influence, au-delà des tensions géopolitiques qui minent actuellement l'image de la deuxième puissance mondiale.

En 2011, le président chinois formulait ainsi le souhait de voir l'équipe nationale se qualifier pour une autre coupe du monde, d'accueillir l'événement mondial – après l'organisation des jeux Olympiques d'été de 2008 et d'hiver en 2022 – et in fine de soulever le trophée devant une audience cumulée de 1,12 milliard de spectateurs, comme ce fut le cas lors du dernier tournoi en 2018. Certes, l'expérience des joueurs Didier Drogba et Nicolas Anelka au sein de la Chinese Super League

témoigne de cette difficulté d'ancrer le football dans la culture populaire, malgré la création de plus de 50 000 écoles de football, ces dernières années, sur impulsion politique.

Hisense, Alipay, TikTok et Vivo, les nouveaux dieux du stade

L'entrée au capital d'un fonds d'investissement chinois dans l'Olympique lyonnais afin d'exporter le savoir-faire de la capitale des Gaules en matière de formation ne produit pas non plus les effets escomptés. Pis, les difficultés des clubs s'accumulent avec les changements de propriétaires, de noms, de logos, de maillots et même de villes comme c'est le cas du Shanghai Pudong, rebaptisé dix fois en onze ans, qui s'est déplacé à Xi'an, Guiyang, pour finalement atterrir à Pékin. L'animosité est à peu près équivalente à celle qui naîtrait d'une délocalisation du PSG à Marseille.

En attendant, c'est donc sur un autre terrain que se joue le match. En l'occurrence, celui des sponsors. En

plein Euro 2021, difficile d'échapper aux publicités des quatre géants chinois qui s'affichent autour des pelouses, même en mandarin. Hisense, Alipay, TikTok et Vivo sont les nouveaux dieux du stade à l'audience mondiale. Partenaire officielle de la compétition, chacune de ces entreprises sait qu'une action majeure réalisée avec son logo en arrière-plan lui assurera une visibilité maximale. Sans parler des interviews d'après-match, où les marques foisonnent sur le panneau publicitaire placé derrière les joueurs.

Un enjeu majeur

Mieux, Vivo sponsorise le *Mag de l'Euro*, diffusé sur TF1 après chaque match. Visibilité assurée. Le Web n'échappe pas à la règle. Les bars et restaurants, dont les parasols et gobelets sont ornés de la marque chinoise, non plus. Des tickets comprenant l'accès aux matchs, à l'hébergement et aux transports ont également été mis en jeu. L'influenceur Squeezie, le

plus recherché sur Google l'an dernier, a enfin été consacré ambassadeur de la marque, qui ne compte pas s'arrêter en si bon chemin puisqu'elle sera partenaire de la Coupe du monde 2022 au Qatar et de l'Euro 2024.

L'enjeu est de taille alors que certaines marques chinoises ont souffert de la guerre commerciale engagée par les États-Unis de Donald Trump et des accusations de surveillance portées à leur encontre. Si les Gafam américaines ne sont pas exemptes de critiques à cet égard, comme en attestent les révélations d'Edward Snowden en 2013, les tensions autour de la situation au Xinjiang n'ont pas aidé à redorer l'image des entreprises chinoises.

Des partenariats estimés à 400 millions de dollars

En 2019, un dirigeant de la NBA, la ligue de basket ball américaine, twitait en soutien aux manifestants de Hong Kong. Une sortie qui avait poussé les sociétés chinoises à sus-

pendre des partenariats estimés à 400 millions de dollars.

Mais Pékin n'en est plus à un défi près. La diplomatie des stades et du sponsoring est à ce titre essentielle dans la construction d'une stratégie de soft power. D'une pierre deux coups, si la Chine était l'hôte du tournoi mondial, la Fifa étendrait encore son empire après les Coupes du monde au Japon, en Corée du Sud, en Afrique du Sud, en Russie et au Qatar. Selon Pascal Boniface, directeur de l'Institut des relations internationales et stratégiques (Iris), c'est indéniable, «le sport est devenu le nouveau terrain d'affrontement pacifique et régulé des États, dans un monde où les rivalités nationales persistent mais seraient moins souvent qu'autrefois réglées par les armes (...) Il offre des réponses aux pertes de repères et aux volontés d'exister au sein d'un monde où le concept de puissance régit encore les relations internationales». ■

Lina Sankari

Paru dans *L'Humanité*

Mémoire d'un exil, amour d'un fils

CINÉMA • «Des figes en avril» symbolise toutes les femmes à qui on ne donne jamais la parole. Messaouda et Nadir Dendoune vivent une magnifique aventure à travers ce film. Rencontre à Genève lors de la 16^e édition du Festival international du film oriental de Genève (FIFOG).

«**D**es figes en avril», très beau film de Nadir Dendoune, avec Messaouda Dendoune, a enchanté le public du Festival international du film oriental de Genève. «C'est un film d'amour. Comme je n'ai jamais pu dire à ma mère que je l'aimais, j'ai fait ce film, confesse le cinéaste franco-algérien. Ce documentaire met en scène Messaouda, sa mère de quatre-vingt-cinq ans, qui en est l'héroïne. Il s'agit d'un témoignage, d'une simplicité dépouillée, sur la gratitude d'un fils pour sa mère. De par sa portée universelle, le film parle à toutes les femmes qui ont connu l'exil. «Il y avait vendredi dans la salle des Cinémas du Grütli des femmes de Colombie, de la République Dominicaine, du Maghreb, etc. L'émotion était très palpable parmi elles. A la fin de la projection, elles sont venues très spontanément échanger avec ma mère. Elles agissaient comme si elles se connaissaient entre elles depuis toujours», souligne Nadir Dendoune.

Dans sa petite cuisine de la Cité Maurice Thorez à l'île Saint-Denis, Messaouda Dendoune effectue des gestes mille fois répétés et facilement reconnaissables, comme lorsque ses mains façonnent la semoule de blé. Son langage emprunte au français et surtout à sa langue natale, le kabyle. Il évoque celui d'autres femmes venues rejoindre leur mari immigré en France. Elle l'a fait à vingt-cinq ans, alors déjà mère de quatre filles. Le parcours migratoire n'a pas vraiment modifié son appartenance nationale et sociale. Soixante ans plus tard, elle se dit en effet «100% kabyle» et ne regrette pas de ne pas être «bourgeoise pour manger dehors tous les jours». Elle répond: «Nous sommes des paysans» quand son fils l'interroge sur leur identité, lui qui, pour sa part, estime que «nous sommes des banlieusards». Messaouda Dendoune est très fière de son mari, Mohand Dendoune, un «bosseur qui sait travailler la terre» et qui n'a jamais subi le chômage.

Un hommage aux immigrés kabyles

Nadir Dendoune a souhaité garder une trace de cette mémoire qui ne concerne de loin pas uniquement sa mère. C'est celle d'un groupe, celui des Kabyles de France, qui vit essentiellement à Paris et dans sa région, mais aussi dans le nord de la France, à Lyon et à Marseille, et leurs environs. Aujourd'hui, cette mémoire, l'une des plus anciennes parmi les communautés venues du Maghreb, disparaît progressivement. Nadir nous raconte avoir filmé sa mère Messaouda sans lui dévoiler ses intentions. «Elle a accepté d'être filmée surtout pour me faire plaisir. Elle est habituée à faire plaisir! Elle a pris soin de son mari et de ses neuf ans enfants toute sa vie», glisse Nadir, un large sourire éclairant son visage.

Le journaliste et écrivain préfère les actes aux mots. Ce film a été pour lui une manière pudique de faire sa déclaration d'amour filiale. «Ma mère s'est sacrifiée pour nous. Elle a mangé à sa faim. Mais, nous étions pauvres. Quand nous pouvions manger de la viande, les enfants passaient d'abord», illustre-t-il. En septembre 2017, lorsqu'elle découvre pour la première fois *Des figes en avril*, lors d'une projection en petit comité à La Porté Dorée, Musée de l'immigration de Paris, sa



Messaouda et Nadir Dendoune (au centre) en discussion avec le public autour du film «Des Figes en avril» au FIFOG à Genève.

Anna Mestvirishvili

première réaction a été de me dire: «Le film est bien. Mais tu m'as fait un sale coup. Ma cuisine n'était pas rangée». Le passage du temps et les épreuves de la vie n'ont entamé ni ses habitudes, ni sa fierté de prolétaire. Nadir évoque ainsi la genèse du film: «Mon père a été placé dans un établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes, atteintes de la maladie d'Alzheimer. Il est décédé en janvier 2019. A partir de ce moment-là, ma mère a commencé à évoquer plus souvent et plus longuement leur vie et leur passé».

Judicieusement insérées dans plusieurs séquences, l'attachement à sa terre natale d'Algérie transparait dans les mélodies fredonnées par Messaouda. «Pendant un certain temps, mes parents ont eu l'espoir d'un retour en Algérie. Comme dans le film, nous avons été bercé par la poésie kabyle. Nous écoutions Slimane Hazem, Lounis Ait Menguellat et Matoub Lounes». Mais, après tant d'années passées en France, la perspective concrète d'un retour au pays s'est éloignée. *Des figes en avril* est un hommage au couple formé par ses parents et au passé familial français avec ses frères et sœurs en Seine Saint-Denis. Il est une plongée dans les souvenirs heureux de son enfance, comme ceux de ses beignets frits par sa mère dont ses frères et sœurs et lui se régalaient.

Un témoignage de l'intérieur

A Genève, Nadir Dendoune évoque avec émotion la Cité Maurice Thorez, la tour d'immeuble dans laquelle il a grandi. Ses amis d'enfance le sont restés jusqu'à aujourd'hui. «Je suis un fils de prolo. J'ai la fierté d'être un fils

de pauvres. Parmi les habitants des quartiers, il y avait des Juifs, des Asiatiques, des Espagnols, des Portugais, des Maliens, des Marocains, etc. Il régnait une vraie amitié entre fils de prolétaires. On ne voyait pas les différences entre les musulmans, les juifs et les athées». Le réalisateur est d'autant plus fier du succès de son film que ce dernier a été tourné avec très peu de moyens. A peine de quoi assurer sa distribution. «Je me suis beaucoup battu pour ce film. Sans disposer de grands réseaux pour le promouvoir, nous avons réalisé près de 15'000 entrées, trois fois plus que de nombreux documentaires largement subventionnés. Au jour d'aujourd'hui, nous avons fait 150 projections-débats à travers la France. Le film a aussi été montré notamment en Belgique, au Maroc et en Algérie», souligne Dendoune.

Au cœur de la démarche, il y a la conviction qu'un tel témoignage doit venir de l'intérieur. «Il y en a marre que des Parisiens blancs de bonne famille ou de riches Noirs ou Arabes, bref tous ceux qui appartiennent à l'élite bourgeoise, parlent à notre place. Les classes populaires doivent avoir le pouvoir de parler d'elles-mêmes». Et d'enchaîner avec ce commentaire au sujet de la reproduction des élites au sein des milieux culturels et artistiques: «Personnellement, je suis en faveur d'une vraie diversité sociale. Par exemple, il faut que les fils d'agriculteurs blancs, que les mecs de province fassent aussi des films. Je constate que ceux qui viennent de l'autre côté du périph', on les entend encore très peu».

Pour concrétiser son engagement contre les discriminations sociales et

pour la démocratisation de la culture, Dendoune s'efforce d'être le plus possible proche du terrain. Il se rend très régulièrement dans les prisons et les lycées. En 2019, il a réalisé un documentaire *Petit pas*, qui raconte la randonnée de jeunes en conflit avec la loi. «A l'issue de ce périple, quatre des cinq jeunes ont été réinsérés. J'ai obtenu récemment l'autorisation du Ministère de la justice de montrer le film. Il sera projeté prochainement».

Un parcours hors du commun

Dendoune vit toujours en Seine-Saint-Denis. Ses convictions sont ancrées de ce côté-là de l'échiquier politique. Mais il reproche à la gauche une tendance à la condescendance, au paternalisme et au misérabilisme. «Beaucoup de gens ont de la peine à sortir de ce schéma. Ils ne se rendent pas compte que la société a évolué. Il y a beaucoup d'avocats, médecins, journalistes «rebeux», qui ont réussi! Certains d'entre eux sont maires. Ils ne courbent pas l'échine. Ils sont décomplexés. Dame nature a donné du talent à tout le monde!».

Nadir Dendoune ne revendique pas ouvertement le rôle de modèle ou de porte-voix. Car son parcours ne représente peut-être pas tant que ça l'exception qui confirme la règle. A l'instar de *Lettre ouverte à un fils d'immigré* (2007), *Nos rêves de pauvres* (2017), les livres qu'il a publiés s'ancrent dans une réalité sociale concrète. Celle-ci, toujours en mutation, fait l'objet de nombreux préjugés colportés dans la sphère publique et médiatique. Il a beaucoup voyagé. Il a vécu en Australie, pays dont il possède la nationalité.

Après quelques années difficiles de collège où il a subi et a été témoin de la violence des inégalités sociales, il est passé par le Centre de Formation des journalistes. En France, il est connu du grand public à plusieurs titres. En mars 2003, lors d'un reportage à Bagdad, il dénonce la Guerre menée en Irak par les Anglo-Saxons en tant que bouclier humain. En possession d'un visa de presse, il effectue des reportages pour *Le Monde diplomatique* ainsi que des chroniques pour *Le Courrier de l'Atlas*. Il est libéré après vingt-trois jours de détention, suite à une large mobilisation. Il milite pour les droits du peuple palestinien, en s'exprimant contre les amalgames entre la politique israélienne et les juifs et en organisant des rencontres entre jeunes juifs et jeunes musulmans français. Dendoune relève des défis peu communs, comme celui d'avoir été le premier maghrébin à monter au sommet de l'Everest! Il a relaté cette aventure dans un livre teinté d'humour et au ton rageur, *Un tocard sur le toit du monde*, adapté au cinéma dans un film qu'il a co-scénarisé, *L'Ascension*, dans lequel joue son ami l'acteur Ahmed Sylla. Très conscient de ses origines, Nadir Dendoune semble savoir où il va. Il est animé de convictions solides. Cependant, son attitude est humble. Il est prêt à se laisser bousculer et surprendre par la vie. «A quarante-huit ans, je me suis un peu calmé». *Des figes en avril*, symbole de toutes les femmes à qui on ne donne jamais la parole, lui offre le bonheur de vivre une magnifique aventure filmique et humaine avec sa mère. Un cadeau qui n'a pas de prix. ■

Emmanuel Deonna

Lumière et ombres chez Hans Emmenegger

EXPO • La Fondation de l'Hermitage propose la belle redécouverte du peintre lucernois méconnu.

La plupart de nos lectrices et lecteurs ignorent sans doute jusqu'au nom de Hans Emmenegger (1866-1940). C'était aussi notre cas! Quasi inconnu en Suisse romande, il est très peu présent dans les grands musées de Suisse alémanique. C'est grâce à un ensemble de prêts, dont la plupart proviennent du Kunstmuseum de Lucerne, que nous avons la chance de découvrir une œuvre picturale remarquable. L'exposition propose une centaine de tableaux: ceux d'Emmenegger, avec lesquels dialoguent ceux d'autres artistes contemporains – Cuno Amiet, Giovanni Giacometti, Félix Vallotton – qu'il a connus à Paris lors de sa formation. Elle fait aussi une place à des artistes vivants inspirés par l'œuvre du maître lucernois.

On peut voir d'abord les toiles de jeunesse. Hans Emmenegger s'essaie alors à tous les genres, dans une veine parfois impressionniste. Il abandonnera rapidement le portrait pour se consacrer uniquement au paysage et à la nature morte. Il est fortement influencé par Arnold Böcklin, qu'il considère comme son dieu! Mais il reprendra les thèmes de ce dernier, plutôt que le fatras symboliste, mythologique et antiquisant de Böcklin. La grande salle du rez-de-chaussée de l'Hermitage offre donc un superbe ensemble de paysages, surtout italiens, très épurés et stylisés. Il s'en dégage un sentiment de mélancolie et de solitude, reflet de celle de l'artiste, un grand solitaire. Mais aussi quelque chose d'étrange et angoissant: la villa toscane a les volets fermés, il n'y a pas de présence humaine, les cyprès chers à Böcklin font penser à l'entourage d'un tombeau.

Pendant une courte période, à la fin du 19e siècle, Emmenegger peint des motifs suggérés par la paléontologie, qui le passionne et qui connaît alors de grandes avancées scientifiques. Dans Période jurassique (1895), il ne craint pas de représenter des dinosaures. Il s'inspire aussi du récit germanique des Nibelungen et de Wagner, qu'il admire, pour peindre le moment qui précède le meurtre de Siegfried.

Après 1903, il retourne en Suisse centrale et va vivre toute la deuxième partie de sa vie dans son village d'Emmen. Solitaire, on l'a dit, il participe cependant activement à la vie culturelle lucernoise. Il se consacre pleinement aux paysages suisses, en renouvelant ce genre artistique. Dans un tableau très significatif, Hochwart, il



Hans Emmenegger *Am Gardasee (Solitude)*. Au bord du lac de Garde (*Solitude*), 1902.

peint non depuis le sommet de la colline qui permettrait de contempler un paysage alpestre grandiose à la Hodler, mais en contrebas de celle-ci, surmontée par un unique arbre dépourvu de feuilles. Il dramatise aussi la nature avec des jeux d'ombres quasi fantastiques.

Paysages suisses, neiges, nuages en mouvement

Le premier étage de la villa permet de contempler une série de toiles superbes axées sur le thème de la fonte des neiges. On retrouve chez Emmenegger quelque chose du divisionnisme de Segantini et de Giovanni Giacometti, mais de manière moins réaliste. Les ombres invitent aussi à une réflexion sur le temps (dans les deux sens du terme) qui passe. L'artiste a d'ailleurs accompagné toute son œuvre de notations météorologiques. Il s'intéressait aussi beaucoup à la photographie. Ce que montrent deux petits

tableaux du second étage, où le regard d'en haut sur des maisons de Lucerne est réellement photographique.

La visite continue au sous-sol de la villa, où est présenté un bel ensemble de natures mortes, aux thèmes apparemment banals: des légumes (notamment des courges), des fruits, des fleurs, des objets. Les formes très épurées font songer à la peinture de Morandi. Puis une grande salle est consacrée à des intérieurs de forêts des années 1920-30. Rompant avec une approche traditionnelle très naturaliste, Hans Emmenegger est proche de l'abstraction. Ses troncs nus, ses fonds sombres sont presque inquiétants: une forêt dont on ne pourrait pas sortir...

Enfin l'exposition s'intéresse aux représentations de lacs de montagne et de nuages. Elle se concentre sur la recherche par l'artiste, dès 1915, d'un «nouveau principe» qui permettrait de rendre le mouvement. On est proche des

futuristes: mais alors que ceux-ci s'intéressaient prioritairement à la machine, à l'industrie, à l'automobile, à la vitesse, Hans Emmenegger, lui, voulait montrer le mouvement dans la nature. Avec une exception: son extraordinaire tableau intitulé *Danseur russe* tournoyant sur lui-même, qui date de 1927. La visite se termine sur une toile remarquable, *Petit bateau à vapeur* se reflétant sur l'eau, au degré d'abstraction très fort. C'est donc à un parcours à travers une œuvre variée et fort belle que nous convie cette exposition originale de la Fondation de l'Hermitage. Celle-ci a par ailleurs initié une collaboration avec l'École cantonale d'art de Lausanne (ECAL): des étudiants ont réalisé plusieurs vidéos que leur a inspirées l'œuvre de Hans Emmenegger. ■

Pierre Jeanneret

«Hans Emmenegger (1866-1940)», Lausanne, Fondation de l'Hermitage, jusqu'au 31 octobre 2021.

Instantanés de La Révolution allemande

LIVRE • Publié en 1932, brûlé par les nazis un an plus tard, «L'empereur parti, les généraux restèrent» est un récit inspiré de l'effondrement de l'Empire allemand et de la naissance de la République, le 9 novembre 1918.

La récente traduction de *Der Kaiser ging, die Generälen blieben* (*L'empereur parti, les généraux restèrent*) de Theodor Plievier est un événement à la fois littéraire et historique. Ce «roman allemand» (son sous-titre) conte de manière trépidante, heurtée les journées insurrectionnelles qui eurent lieu en Allemagne à la fin de la Première Guerre mondiale, entre le 16 octobre et le 9 novembre 1918. La défaite militaire imminente, la révolte des marins puis le ralliement des soldats, la vacance du pouvoir impérial (l'empereur est poussé à abdiquer) et un formidable mouvement populaire qui se répand comme une traînée de poudre de Kiel à Hambourg, à Francfort, Munich, Dresde, Leipzig et Berlin.

On crée des conseils de soldats, d'usines, de quartiers inspirés des soviets de Russie, où Lénine compte sur la révolution allemande pour la survie de celle d'Octobre. Karl Liebknecht proclame la République socialiste libre d'Allemagne tandis qu'en coulisses les chefs sociaux-démocrates (Friedrich Ebert) négocient

avec le pouvoir impérial pour une transition ménageant le système social et le capitalisme.

Montage de matériaux

Né à Berlin en 1892 et mort à Zurich en 1955, Plievier vécut en URSS de 1934 à 1945, rentra en Allemagne à l'est puis à l'ouest avant de s'installer en Suisse en ayant abdicqué de ses convictions révolutionnaires. Il est l'auteur d'une quinzaine de livres dont quelques-uns seulement ont été traduits en français, en particulier *Les Galériens du Kaiser* (1930) avant la guerre sur une mutinerie de marins en 1917. On l'a redécouvert récemment pour sa trilogie sur la Deuxième Guerre mondiale: *Stalingrad*, *Moscou* et *Berlin* publiés entre 1945 et 1954 (rééditée chez Libretto).

Sa méthode littéraire est celle du roman documentaire ou de reportage, genre qui s'est développé en URSS et en Allemagne dans les années 1920 et dont il y eut peu d'exemples en langue française – on peut citer néanmoins Vladimir Pozner – et à laquelle se rattache d'une certaine manière Svetlana

Alexievitch, Prix Nobel de littérature 2015. La différence chez Plievier réside cependant dans le recours au montage de matériaux restituant paroles, sons, images à la manière du cinéma. Pour chacun de ses livres, il est parti de témoignages recueillis par ses soins et d'une ample documentation écrite et visuelle. Bien sûr Flaubert, Zola ou Tolstoï l'avaient précédé en matière d'enquêtes minutieuses mais ces auteurs s'efforçaient de fondre les données accumulées dans une totalité, une vision globale, ce que Georg Lukács définissait comme un réalisme critique.

Mosaïque de fragments

Héritier de l'expressionnisme, Plievier demeure volontairement fragmentaire au contraire, il fait s'entrechoquer des moments, des aperçus, multiplie les gros plans, les inserts de documents (tract, affiche) et les décrochages narratifs. On est au plus près des protagonistes – qui d'ailleurs disparaissent après leur passage bien souvent –, les détails matériels abondent (le rictus d'un soldat qu'écrase un tank dans les

premières pages). Des indications laconiques se succèdent ou des bribes de phrases saisies au vol dans une brasserie, et, soudain, on passe dans un autre espace, parallèle à la marche des mutins: une mère qui fait la queue pour un peu de viande et apprend à son retour que son fils, malade, a succombé; les parlementaires qui négocient des places; l'empereur qui se demande s'il peut encore faire taire la rébellion par les armes.

Ce sont les mouvements de masse, l'incendie de la grève générale, les manifestants dont les rangs s'épaississent, gonflent deviennent des milliers, qui offrent les moments les plus étonnants du livre, proches des scènes collectives du cinéma soviétique. D'autant plus étonnants que cette puissance ne parvient pas à trouver un débouché.

On saisit presque physiquement combien le sort d'une révolution tient à une sorte d'emballage qui peut tout aussi bien brusquement décroître et s'étioler dès lors qu'elle se trouve dans une impasse, qu'aucune direction ne s'offre à elle. Ou qu'on parvienne à l'émasculer en la faisant entrer dans un

cadre «légal» défini par ses ennemis de classe. «Nous devons réussir à détourner les énergies révolutionnaires dans la voie légale d'une campagne électorale...», méditent les stratèges au pouvoir. Il faut éviter à tout prix que ces énergies se transforment en «bolchévisme»: «le bolchévisme, voilà l'ennemi. Et dans la lutte contre ce nouvel ennemi, les sociaux-démocrates seront ses meilleurs alliés».

Le livre publié en 1932 à Berlin chez Malik Verlag (éditeur des dadaïstes et de la littérature révolutionnaire), s'arrête avant l'écrasement de la révolution, qui s'étendra jusqu'en 1923, l'assassinat de Rosa Luxembourg et Liebknecht et le massacre des insurgés. Plievier, sans le dire, mettait ainsi en garde le peuple contre l'attentisme de la gauche socialiste qui croyait devoir faire cause commune avec la droite pour contenir la montée du nazisme plutôt que de s'allier au parti communiste. ■

Rémi Néri

Theodor Plievier, *L'empereur parti, les généraux restèrent*, traduit de l'allemand et annoté par Bruno Doizy. Ed. Plein Chant, 2021

Portraits décalés de réalités oubliées

PHOTOGRAPHIE • Depuis un demi-siècle, les Rencontres d'Arles prennent le pouls du médium par le biais de myriades d'explorations. De portraits iconiques de Nord-Coréens dûs à Stéphan Gladieu à ceux signés Pieter Hugo, infuse une diffuse étrangeté.

Comme une histoire pas encore écrite ou une image non révélée, l'œil découvre devant le squelette d'un dinosaure trônant dans le hall du Musée d'histoire naturelle de Pyongyang, un jeune couple et leur enfant posant hiératiques et interdits. Au pied de la Tour du Juche, célébrant l'idéologie autocratique justificatrice du pouvoir absolu de Kim Il-Sung, qui prône autosuffisance et autodéfense, et composée de 25'000 briques, un groupe de cinq serveuses de bateau-restaurant, impeccables dans leurs uniformes alternant bleu piscine et blanc, semble sorti d'une image iconique publicitaire des années 50 pour compagnie aérienne.

Individu et collectif

Les Nord-Coréens existent à travers le collectif, fort peu d'individualités pouvant s'extraire du groupe. Ce qui marque alors dans le travail photographique de Stéphan Gladieu? Une esthétique marchant dans les traces de la peinture, du cinéma et de l'imagerie propagandiste voire pop, où des êtres souvent en binôme ou trio offrent le spectacle de leur isolement, mais aussi celui de leur simple présence en regard de sites ici historiques patriotiques, là de loisirs. Elevée au rang de *Royaume Ermite*, la Corée du Nord et ses quelque 25 millions d'habitants demeurent une énigme. Objets de multiples projections à travers le monde - famines, Etat totalitaire, régime dynastique ultra-répressif, camps de travail aux 200'000 prisonniers, boycott aux effets délétères..., les Nord-Coréens sont en cruel manque de représentations et narrations identitaires. Le Français Stéphan Gladieu les a immortalisés par une forme de théâtre photographique de rue et son studio ambulante. Prises au flash dans une frontalité tirée au cordeau évoquant l'art pictural du portrait en pied et le fantasme vintage cher à David Lynch et au photographe britannique Martin Parr, ses images semblent voisines,



Déjeuner familial sur l'herbe du parc Mansadue à Pyongyang, une image rare témoignant de notre humanité commune, par-delà les préjugés. S. Gladieu

dans leurs codes, de l'imagerie propagandiste. Elles magnifient les êtres représentés par une dimension de perfection, de pureté et de grandeur.

Images limitées

«Au premier regard, cela donne un effet d'artificialité; au second regard, on se concentre finalement sur l'essentiel, à savoir ce jeu des compositions, cette répétition de l'identique. Dès lors, la question de l'individu et du groupe devient essentielle», relève Sam Stourdzy, ancien directeur des Rencontres d'Arles et commissaire de l'exposition. Contrairement à l'Occident, l'image en Corée du Nord «n'existe pas en tant que marchandise ou représentation publique.» De fait, les photos vernaculaires, style album de familles ou selfies, certains habitants ayant accès à un réseau internet propre au pays, sont fortement

découragées, voire prohibées.

Spécialiste du portrait, Stéphan Gladieu s'inspire du travail de l'Allemand Auguste Sander (*Hommes du XXe siècle*, une encyclopédie visuelle de la nation allemande) dérivé de la photographie d'architecture, de l'anthropologie et de l'esthétique de la Nouvelle Objectivité. Sander effectua ainsi une série composée de portraits de personnes de tous les horizons, réalisée entre 1910 et 1928. Des sujets posant face caméra et classés par catégories socio-professionnelles. «J'aime la dimension ethnographique et plastique de son travail et, modestement, je souhaite marcher dans ses pas, à travers ce que j'appelle le portrait-miroir», souligne Gladieu. Hors les portraits des leaders dynastiques et fondateurs du pays, aucune affiche n'est autorisée dans le pays. Ni visuels publicitaires ou vitrine pour les maga-

sins. «Une détox visuelle» intégrale pour le photographe français.

Confrontations

Autre mise en relief de la pratique de portraitiste dans une forme de casting dramaturgique mondialisé entre introspection, esthétisation sculpturale et affirmation de soi chez le Sud-Africain multiprimé Pieter Hugo pour *Être présent*. L'exposition rassemble plus de 100 portraits en buste réalisés depuis le début des années 2000, dont la présence, telle une ritournelle, de corps au vêtement incarné qu'est le tatouage, véritable récit de soi inscrit à même la peau. Les compositions rebrassent les cartes et grammaires de la surveillance, des typologies et de la photo d'identité judiciaire ayant vu naître le médium.

Pour sa série *Solus*, Hugo cadre en 2020 à Londres Alexandra coiffée

comme l'orage, ses lignes androgynes laiteuses se détachent sur fond blanc. Elle affiche sur son épiderme le tatouage d'un cadenas scellant une chaînette tandis que son torse dénudé révèle de possibles cicatrices d'une opération mammaire. «J'admire et je suis attiré par ceux qui sont *inhabituels*. Si le normal est symétrique, je suis attiré par l'asymétrique. La rigidité d'une démarche normale doit être étouffante. La société veut contrôler à travers un statut dualiste où tout est question d'équilibre et de résolution. C'est ennuyeux! Je préfère les pirates boiteux aux jambes de bois, non pas pour leur différence mais pour leur singularité», détaille le photographe sur son site.

Ainsi le sujet premier, singulier reste chez lui l'humain et l'émotion qu'il suscite. Les tirages dépassent un côté formel, en préservant la trace de la dignité inaliénable de la personne. Les portraits sont soucieux de témoigner en faveur de l'humain, partout où règnent précarité, dénuement, souffrance et mort. On est ainsi parfois dans les parages de la photographie humaniste tendant à tisser une universelle fraternité. Né en 1976 à Johannesburg, Pieter Hugo a vécu la fin de l'apartheid et la transition qui a suivi. La question de la domination est omniprésente dans son œuvre. Qu'il aborde des rapports entre animaux et humains, nantis et démunis ou Blancs et Noirs. En une vingtaine d'années, le photographe a développé une œuvre forte dévoilant des dimensions méconnues de l'Afrique subsaharienne notamment. Ses photos grand format voient le sujet faire face à l'objectif, favorisant une confrontation directe, naviguant du trouble au malaise avec le spectateur. ■

Bertrand Tappolet

Rencontre de la Photographie, Arles. Du 4 juillet au 26 septembre. Catalogue chez Actes Sud. Stéphan Gladieu, *Corée du Nord*, Actes Sud, 2020.
Rens.: rencontres-arles.com



Fil rouge est une revue marxiste créée en collaboration entre les Jeunes POP et Gauchebdo.

Les différents articles traitent des sujets abordés pendant le week-end de formations des Jeunes POP, Form'action.

N'attendez plus, commandez dès maintenant la première édition de Fil rouge sur www.jeunespop.ch

Domaine Public cessera de paraître

MÉDIAS • Fondé en 1963, le journal réformiste des socialistes romands, *Domaine Public* cesse sa parution.

«Si DP dispose toujours d'un lectorat fidèle et qui lui a accordé le soutien financier nécessaire. S'il meurt, c'est faute de combattants, à savoir d'un nombre suffisant de personnes prêtes à contribuer de manière régulière à sa production», explique le journal sur son site. Lancé à l'initiative d'André Gavillet, conseiller communal socialiste à Lausanne et futur conseiller d'Etat, le journal a été un bimensuel sur abonnement, avant de devenir un hebdomadaire entre 1972 et 2006. Avec sa numérisation, il était gratuit depuis 2007. Au fil du temps, de nombreuses plumes continueront à cet espace de réflexion et d'analyse de la politique suisse et internationale. On cite notamment l'ancienne conseillère fédérale, Ruth Dreifuss, l'ancienne syndique de la Ville de Lausanne, Yvette Jaeggi, mais aussi le professeur de droit, Jean-Daniel Dellay, une pléthore de ténors socialistes (Alain Berset, Stéphane Rossini ou Roger Nordmann) ou notre collaborateur, Pierre Jeanneret. «Domaine Public ne s'est jamais situé dans les activités directes du parti socialiste, dont il était entièrement indépendant. Mais le journal appartenait à la culture d'élaboration intellectuelle socialiste, cherchant à comprendre les grands

enjeux de la politique nationale pour éclairer autant que possible les citoyens proches ou adhérents du milieu socialiste», souligne encore Joëlle Kuntz, membre du comité éditorial du journal.

Dans son mot de départ, Jean-Daniel Dellay rappelle que le paysage médiatique a aussi changé «Alors que dans les années 1960, les possibilités d'expression indépendante étaient rares, elles se multiplient, pour même exploser actuellement. Les réseaux sociaux poussent à la communication instantanée, sans les contraintes de qualité que nous avons persisté à nous imposer. Et tenir un blog permet de choisir son rythme de publication et de s'affranchir d'une discipline collective», souligne-t-il.

Sans doute que de modèle de rectitude intellectuelle a aussi inspiré la jeune garde. Depuis 2002, une équipe de jeunes socialistes regroupée autour du professeur en sciences politiques de l'UNIL, Antoine Chollet, a lancé *Pages de gauche*, journal qui cherche à «poursuivre une tradition socialiste démocratique et à identifier les lieux où elle s'incarne aujourd'hui et à dégager ce que pourraient être quelques-uns de ses projets pour les années à venir». ■

Réd.